

## CHEZ LES VAINCUS AVANT LES PRÉLIMINAIRES DE PAIX

### UNE ENQUÊTE DU "PETIT JOURNAL" EN ALLEMAGNE

Pendant les hostilités, M. A. de Smit, sujet hollandais et journaliste, avait par deux fois réussi à pénétrer en Allemagne, à y faire une enquête et à publier en France les renseignements ainsi recueillis. Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles dans lesquels il consignait ses impressions sur une Allemagne qui se croyait alors victorieuse.

Nous avons pensé qu'un nouveau voyage de M. A. de Smit chez nos ennemis vaincus, lui permettant la comparaison avec ce qu'il avait vu auparavant, apporterait à nos lecteurs une documentation des plus intéressantes. Voici aujourd'hui son premier article :

Ce n'est pas un roman-feuilleton sur mon séjour en Allemagne que j'ai l'intention d'offrir aux lecteurs du *Petit Journal*, mais tout simplement des notes prises, heure par heure, sur le vif.

Depuis plus de deux ans et demi, je n'avais pas franchi la frontière allemande et, à cette époque, le peuple délirait encore sur les victoires passées et les victoires à venir : l'enthousiasme de jadis, savamment gonflé par une avalanche de fausses nouvelles que rédigeait l'Agence Wolff, les bureaux de la chancellerie et le Quartier Général faisaient espérer l'écrasement de l'Entente.

Depuis, que d'événements se sont passés ! Défaite militaire, effondrement de l'Empire et du militarisme allemands, révolution, famine, etc. Tout cela excitait ma curiosité, à moi qui depuis vingt ans connaissais le « Deutschland über alles » et l'orgueil du peuple germanique.

#### Pour obtenir le visa boche

Le difficile était d'obtenir le visa allemand pour pouvoir circuler librement en Allemagne, prendre des notes, et surtout les rapporter. A défaut de visa, j'étais décidé, moyennant finances, à passer la frontière ; mais par ces temps de troubles, je m'exposais à être arrêté et à « moisir » dans une prison. Je résolus donc de m'adresser tout d'abord à la chancellerie allemande de la Haye. Durant dix-neuf jours, je fus renvoyé d'un « Herr Doktor » à un « Herr Professor » pour tomber finalement dans les mains d'un « Herr Doktor et Professor ». Ne croyez pas que le visa me fut accordé dès notre première entrevue !

— Dans quel but, Monsieur, voulez-vous aller en Allemagne ?

— Je suis envoyé par le *Petit Journal*, non seulement pour rendre compte aux lecteurs de ce qui se passe, mais pour entendre de vive voix ce que le peuple allemand pense du régime républicain, et voir si ce n'est pas chez vous un régime provisoire pour revenir ensuite à la monarchie. Mon voyage a aussi pour but de vérifier si les cris de famine poussés depuis l'armistice sont exagérés ou non. On admet difficilement que dès novembre 1918, après avoir fait rentrer depuis deux mois à peine la récolte allemande, une partie de la récolte française et belge, sans compter ce que vous avez pris en Roumanie et en Russie, le gouvernement allemand pût se lamenter déjà sur sa situation alimentaire.

— Me permettez-vous de répondre à vos questions ?

— Allez-y, Herr Professor, je prends des notes.

— Eh bien, d'abord le régime impérial n'a plus sa raison d'être. Ni l'empereur, ni le kronprinz, je vous l'affirme, ne reviendront au pouvoir en Allemagne.

— Quant à la question alimentaire, vous n'avez aucune idée de la situation dans laquelle se débat le peuple allemand. La récolte a été satisfaisante en Allemagne, mais de la Russie et de la Roumanie, pas plus que de la Belgique, nous n'avons pu tirer un secours important et lorsque la retraite de notre armée fut ordonnée, nous avons dû laisser ou brûler dans les régions envahies des stocks énormes. Le peuple allemand, vous le savez probablement, se nourrit plus de pommes de terre que de blé ; or, notre stock de pommes de terre se trouve en grande partie dans les pays occupés par les Polonais et la main-d'œuvre, pendant les troubles, nous a manqué pour achever de rentrer la récolte. Ensuite, nous avons ramené neuf millions de soldats sur notre territoire. Que désirez-vous encore ?

— Mon visa !

— Ce mot fait froncer le sourcil de mon interlocuteur.

— Vous accorder la permission de fai-

re un tour en Allemagne ? A quoi bon ? Pour faire paraître dans votre journal toute une série d'articles pleins de haine et de fiel ? Non ! N'avez-vous pas un autre but de voyage ?

— Je comprends qu'on me tend la perche.

— Si, je désire, en qualité de neutre, renouer des relations d'affaires pour l'après-guerre ?

— Alors, c'est différent. Où désirez-vous aller ?

— Hanovre, Hambourg, Berlin, Leipzig.

— Revenez me voir d'ici huit jours, je vais en parler à mon ministre.

#### J'ai mon passeport

En effet, huit jours après, je fus de nouveau convoqué et obtins l'autorisation, non pas en qualité de journaliste, mais comme voyageur de commerce. Mon visa me fut accordé, à la condition que j'aille au ministère des Affaires étrangères, à Berlin, et au ministère du Ravitaillement, pour prendre contact avec les chefs de cabinet.

Je tins parole, et je ne regrette point d'avoir causé avec les chefs de cabinet de ces deux ministères.

Aussitôt mon passeport timbré, je ne perdis pas une minute, je saute dans un taxi pour me rendre au ministère des Affaires étrangères à La Haye, à l'Hôtel de Ville, etc., et j'arrive à la gare juste à temps pour prendre mon billet pour Oldenzaal, où je suis obligé de passer la nuit dans un fauteuil, car l'hôtel était plus que bondé de voyageurs qui retournaient en Allemagne.

#### Je franchis la frontière boche

Debout de bonne heure, je fais connaissance avec mes compagnons de voyage. L'un d'eux est un jeune prisonnier allemand évadé de Charleville. Malgré les fatigues supportées depuis son évadement, il a bonne mine et d'ailleurs ne se plaint pas de sa captivité. Le garçon d'hôtel lui conseille de retourner se constituer prisonnier, car il ne se doute guère de ce qui l'attend en Allemagne.

— Vous auriez dû rester en France, là vous étiez nourri. Qu'allez-vous faire en Allemagne ? Crever de faim ?

— Tant pis, lui répond le soldat, on nous a appris, durant la guerre, à tuer et à voler, je me joindrai aux spartakistes et, s'il faut tuer pour manger, je continuerai à faire ce que j'ai fait durant les quatre ans de guerre.

— Jolie morale ! observe le garçon d'hôtel.

En attendant le train, les Allemands assis à la table du restaurant se gavent de pain, de fromage, d'œufs, de viande ; la plupart bourrent leurs poches de provisions : petits pains, chocolat et gâteaux.

Nous montons dans le train qui nous conduit à Bentheim, première station en territoire allemand. Quelques minutes avant le départ du train, je vois mes compagnons de route descendre tout précipitamment sur la quai. Que se passe-t-il donc ? Pourquoi cette bousculade ? Rien de bien grave, un garçon passe avec des choux à la crème, des gâteaux aux pommes. En un clin d'œil, la petite voiture est dévalisée par les Allemands et lorsque à mon tour j'essaie de me procurer un gâteau pour la route, le garçon de buffet se met à rire et me dit :

— On voit bien que Monsieur n'est pas « Mof » (Boche), sans quoi vous auriez été plus lesté.

Dix minutes de trajet ; Bentheim, tout le monde descend, douane allemande et visa des passeports.

La visite de la douane allemande se fait en un clin d'œil, car l'Allemand voit d'un bon œil tout ce qu'on peut apporter de la Hollande. Mon beurre, mon saucisson, mon pain blanc, mon chocolat et mes cigares excitent les douaniers et leur font pousser des soupirs d'envie.

On me réclame mon passeport. Le « feldwebel » devient cramoisi.

— Comment ! vous venez de Paris et vous vous rendez à Berlin ?

— Parfaitement !

— C'est pizarré !

— Peut-être, mais voyez mon visa et ces lettres de recommandation.

Après avoir vérifié le tout, on me fouille et on m'avertit qu'au retour je n'ai le droit que de rapporter de 50 à 70 marks maximum d'argent allemand.

— C'est entendu.

Mon passeport circule encore de mains en mains et je suis « abgefertigt », c'est-à-dire « contrôlé ».

A. de Smit.

#### L'attaque de Munich

Bâle, 24 Avril. — Suivant des nouvelles de source diplomatique, les troupes gouvernementales bavaroises ont commencé l'assaut de Munich ce matin.

L'opération se développe victorieusement.

#### Lewin songe à fuir en aéroplane

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 25 Avril. — Un télégramme de Bamberg annonce que le chef du mouvement communiste à Munich, docteur Lewin, a l'intention de se sauver en compagnie de trois amis et avec une somme considérable de valeurs et bijoux, en aéroplane, et de se réfugier à Budapest.

## Les "fourriers" de Brockdorff-Rantzau sont arrivés hier à Versailles



M. OUDAILLE Le baron von Lersner M. Warburg  
Deux des délégués allemands discutent, à Versailles, avec M. Oudaille

Les premiers envoyés de la mission allemande sont arrivés, hier matin, à Versailles, précédant de peu les plénipotentiaires chargés d'enregistrer et de signer les préliminaires de la paix.

Le train spécial venant de Creil les a conduits en gare de Versailles-Chantiers où ils sont arrivés à 9 heures précises, en avance de 15 minutes sur l'horaire prévu. Le premier échelon de la mission comprend neuf membres. Le chef est le conseiller de légation, baron von Lersner, naguère attaché à l'ambassade d'Allemagne. Il est accompagné par le délégué financier Warburg, le secrétaire Rose, un chiffré, deux valets de chambre, le préposé au matériel Duncker, l'inspecteur des télégraphes Walter, et le secrétaire télégraphiste Griebel.

Les trois principaux membres de la mission, von Lersner, Warburg et Duncker, ont été reçus par le colonel Henry, chef de la mission attachée aux plénipotentiaires allemands et par M. Oudaille, commissaire spécial qui dirigeait le service d'ordre. Un officier français a fait les présentations.

Les Allemands sont montés dans trois automobiles qui les ont conduits à l'hôtel des Réservoirs. MM. von Lersner et Duncker ont pris possession du premier étage et M. Warburg de l'étage supérieur. Ils sont libres de se promener dans la partie du parc qui a été clôturée. Ils n'ont fait aucune demande particulière. Ils ont télégraphié en Allemagne pour annoncer leur arrivée et ont commencé à recevoir des télégrammes de leur gouvernement. Ils ont confirmé que l'ensemble de la délégation allemande comprendra environ 150 personnes.

Leurs bagages, qui emblaient un demi-fourgon, les ont suivis. On y remarquait des croix de golf.

Ils consacreront la matinée à leur toilette. Après le déjeuner, pris de très bon appétit, et dont ils voulaient bien se déclarer satisfaits, les trois « fourriers » se retirèrent dans leurs appartements.

## Ils veulent disposer de la totalité du parc

Nous étions dans le bureau où s'est installé le commissaire chargé de leur surveillance, M. Oudaille, lorsqu'un de ses subordonnés vint lui annoncer, tout bouleversé :

— Monsieur le commissaire, ils veulent sortir !

— Dans Versailles ?

C'était vrai. Les trois Allemands parlaient sous la voûte d'entrée avec les « bourgeois » de garde : le baron Lersner, grand, maigre, sanglé dans un pardessus marron à col de fourrure, un alpenstock à la main — type de « junker » —, M. Warburg, petit et vif, avec des gants jaunes, le visage et le poil noir d'un Levantin, M. Duncker, en complet bleu à rayures blanches, une cigarette dansant, tandis qu'il parlait, sous son nez en lame de couteau.

M. Warburg interpella M. Oudaille : — Le général Nudant nous a assuré que nous pourrions aller nous promener.

— Je ne m'y oppose nullement, mais pas en ville. Le jardin de Neptune vous a été réservé.

Mais la vue du jardin amena une moue sur le visage froid du baron :

— Il me déplaît de voir mes promenades restreintes à un si petit espace ; c'est trop me faire sentir que je suis prisonnier. Nous agissons autrement en Allemagne : vos officiers s'y promènent partout librement et en uniforme.

— Ce n'est pas la même chose, coupa M. Oudaille. Que désirez-vous donc ?

— La totalité du parc.

Le commissaire déclara qu'il en référerait et le baron Lersner, accompagné de M. Warburg, commença à faire le tour du bassin, suivis à distance respectueuse par deux inspecteurs de la Sûreté générale.

Ils marchaient à pas rapide, le premier avec une raideur toute militaire, le second en faisant des moulinets avec sa canne. Les mamans, assises à l'ombre devant leurs enfants qui jouaient avec le sable, les regardaient, au passage, les promeneurs se retournaient : « Ces gens ont quelque chose qui sent l'Autriche-Rhin... »

Je marchais à leur rencontre, et, arrivé en face d'eux :

— Messieurs, pourriez-vous me dire vos impressions sur ce que vous avez déjà vu de Versailles ?

Le baron Lersner passa la main sur sa petite moustache rousse. M. Warburg eut une vague sourire.

— Je ne puis vous faire de déclarations, me dit le premier : ma qualité de délégué subalterne ne m'y autorise pas. Pour ce qui est de mes impressions...

Et il eut un geste pour m'indiquer ce qu'il appelle « l'exiguïté » du jardin de Neptune.

## Manifestations enflammées dans Rome tout entière

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Rome, 25 Avril. — Hier après-midi seulement, à 3 heures, Rome apprit par les journaux l'événement de la Conférence. Ce fut d'abord un coup de massue suivi d'un coup de foudre.

Les Romains lisaient tous, comme plongés en eux-mêmes, les éditions spéciales, puis se rassemblaient et urlaient bas. Une heure après, des jeunes gens parcouraient les rues, distribuant des papillons disant : « L'Italie abandonnée par Paris. Tous, ce soir, place Colonna pour proclamer l'indéfectible volonté du peuple italien. » Puis, subitement, comme si cette foule avait attendu de réfléchir pour s'exprimer, ce fut une explosion d'indignation générale. La même explosion se répéta dans les couloirs de la Chambre, dans les cafés, dans les cercles, sur le champ de courses où se disputait le Prix de Diane dans les trams.

Tous les citoyens de Rome, d'un même instinct et en même temps, marquaient d'une émotion profonde ce grave moment de leur histoire.

A six heures et demie, place Colonna, le peuple est confondu avec la bourgeoisie, les officiers et les dames. Des orateurs se hissent et parlent. Ils disent maintenant que l'Italie est plus forte parce qu'elle est seule. Ils disent encore : « Montrons que nous n'avons besoin des secours de personne ».

Ils évoquent Fiume, la Dalmatie, et à ces mots le peuple étend la main, prêtant serment.

Ils sont groupés autour de drapeaux des pays irrédents et de pancartes portant : « Vive Sonnino ! Vive Orlando ! Jusqu'au bout ! » et autres inscriptions que je ne puis télégraphier.

La manifestation part à travers la ville, se grossissant au fur et à mesure ; la nuit vient : imposante, résolue, enflammée, elle circule toujours.

Le vice-président du Conseil a été reçu deux fois hier par le roi. Les députés présents à Rome se sont réunis par groupes. Les sénateurs se convoquent. D'Annunzio, porte-parole de la nouvelle Italie, quitte Venise et arrive à Rome ce matin. Les élus socialistes se tiennent les coudes et attendent. L'ancienne majorité, composée de giolittiens, vient déclarer sa solidarité avec le gouvernement.

Toutes les villes d'Italie sont debout.

Albert Londres.

## M. Orlando acclamé à Turin

Turin, 25 Avril. — La délégation italienne a reçu un accueil grandiose. Les membres du conseil communal, les autorités, les députés, les sénateurs se trouvaient tous à la gare, entourés par une foule immense qui avait envahi les quais de la gare et les rues qui y conduisent.

On estime qu'au moins cinquante mille personnes étaient présentes.

Le président du Conseil, M. Orlando, le général Diaz et M. Barzilai ont parlé à la foule du haut de leurs automobiles. Ils se sont ensuite rendus à la préfecture où ils ont rencontré une autre démonstration avec des drapeaux.

La délégation est partie de Turin à sept heures quarante-cinq.

## Dépêche de M. Luzzatti à M. Clemenceau

Rome, 25 Avril. — M. Luzzatti a adressé à M. Clemenceau la dépêche suivante : « Vous connaissez, cher et grand ami, mes sentiments envers la France comme je connais les vôtres en faveur de ma patrie. On traverse un instant décisif où il faut empêcher que l'Italie, après ses efforts héroïques et heureux, ne se trouve devant une solution que toute notre nation repousserait, aboutissant fatalement à diviser dans la paix ceux qui ont versé leur sang en commun pour avoir la civilisation. »

La dépêche envoyée à M. Orlando, signée par tous les sénateurs et par la presque totalité de la Chambre, réclamant Fiume et l'observation du pacte de Londres en donnent le témoignage. Je me porte garant auprès de vous dans ce moment que cette dépêche exprime le sentiment de l'indéfectible et irrésistible volonté de toute ma patrie. La France qui a eu, avec notre cordial appui, les satisfactions dont il n'est ni juste, ni possible de la priver, doit aider nos hommes d'Etat à obtenir les mêmes succès qui représentent le minimum des modestes revendications de notre droit national. L'Italie entière, dans ces heures de passion, se confie en vous et particulièrement s'y confie votre ancien et dévoué ami.

Signé : LUIGI LUZZATTI.

## LE MARECHAL FOCH donne au Conseil des ministres des précisions militaires

Le Conseil des ministres s'est réuni hier matin à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

Au début de la séance, le maréchal Foch a été entendu en présence de nos plénipotentiaires à la Conférence de la paix, au sujet des stipulations militaires des préliminaires de paix.

Après son départ, le Conseil a longuement délibéré sur l'ensemble des questions diplomatiques et notamment sur la question italienne.

Le ministre des Finances a fait ensuite l'exposé des solutions financières envisagées.

Les ministres et les sous-secrétaires d'Etat retenus à Paris par les travaux préparatoires de la paix, ne pourront pas assister aux délibérations de leurs conseils généraux.

## PAS DE REUNIONS hier, à la Conférence

Comme il arrive aux lendemains d'orage, hier, la journée diplomatique a été calme et presque vide d'intérêt.

Le président Wilson, M. Clemenceau et M. Lloyd George ne se sont pas réunis. Les trois chefs de gouvernement ne tiennent séance qu'aujourd'hui et examineront, sans doute, l'affaire de Kiao-Tchoo pour laquelle les experts s'occupent de trouver une solution transactionnelle.

Les cinq ministres des Affaires étrangères des grandes puissances conféreront aussi aujourd'hui. Leur ordre du jour comporte les questions suivantes : transit aérien, colonies allemandes, affaires polonaises.

Il semble qu'il soit maintenant acquis que Dantzig sera un port libre comme Hambourg, sous la souveraineté de la Pologne. Seuls les fonctionnaires municipaux seront recrutés exclusivement dans la population locale. Mais toute l'administration relevée des divers départements ministériels de la Pologne comme celle de toute autre localité.

Le Conseil des ministres a, on l'a vu, entendu, hier matin, le maréchal Foch au sujet des questions militaires des préliminaires de paix, notamment en ce qui concerne les modalités de l'occupation de la rive gauche du Rhin et sa durée.

MM. Jules Cambon et A. Tardieu assistaient à la séance comme plénipotentiaires. Après le départ du maréchal Foch, des suggestions ont été examinées.

## L'incident italien

Le Conseil a été mis également au courant de la genèse de l'incident italien qui en est toujours au même point.

Toutefois, M. Sonnino, qui n'était point parti jeudi avec M. Orlando, quittera Paris, aujourd'hui, à 2 heures, pour Rome. M. Salandra restera donc comme seul plénipotentiaire italien à Paris. D'autre part, les délégués italiens, dans les différentes solutions, ont cessé d'y collaborer. Ainsi l'Italie marque sa volonté de s'abstenir de participer, en aucune façon, aux travaux de la Conférence, au moins provisoirement.

Du côté américain, on ne semble pas vouloir tenir rigueur à l'Italie de son attitude, car on annonce qu'un nouveau crédit de 50 millions vient de lui être ouvert pour achat de charbon.

L'avenir nous fixera bientôt sur les suites de l'incident.

En attendant, la rédaction du traité se poursuit favorablement.

Le premier échelon des délégués allemands est arrivé comme on sait à Versailles.

Parmi eux se trouvent un conseiller de légation, von Lersner, et un financier, Max Warburg, tous deux bien connus à Paris.

D'après des impressions rapportées d'Allemagne, de personnalités autorisées, les préliminaires de paix seront transmis par les délégués allemands à leur gouvernement qui les communiquera au Parlement de Weimar.

Celui-ci, à son tour, selon toutes vraisemblances, ne prendra pas la responsabilité de les signer ou de ne pas les ratifier. Mais il les soumettra au jugement de la population, à un referendum.

Il n'est pas impossible, par ailleurs, que cette consultation se prononce en faveur de la signature du traité.

En tout cas, cette formalité devrait s'accomplir rapidement, au plus tard dans la quinzaine qui suivra la communication du texte aux Allemands.

## LE REFERENDUM ALLEMAND SUR LA PAIX

(Du correspondant du Petit Journal)

Berne, 24 Avril. — L'éventualité d'un referendum en ce qui touche les conditions de paix est de plus en plus envisagée avec faveur en Allemagne. Le gouvernement ne prendra certainement pas sur lui d'accepter ou de repousser la paix.

## M. Clemenceau reçoit l'amiral Beatty

L'amiral Beatty a été reçu par M. Clemenceau, au ministère de la Guerre. L'amiral avait avec lui son état-major, l'amiral Leveson et un autre officier de marine. L'entrevue a duré vingt minutes.

## LES EXCURSIONS DU PETIT JOURNAL

Les Champs de Bataille

REIMS

Une journée dans la Ville Martyre

5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> DÉPARTS

Nos lecteurs trouveront en 4<sup>e</sup> page les renseignements concernant cette excursion

## LA DIXIÈME de Barbe-Bleue est identifiée



Mlle Andrée Babelay

Cette fois encore, les recherches que poursuivaient les inspecteurs de la première brigade mobile ont été couronnées de succès et M. Dautel a réussi comme les fois précédentes, malgré les difficultés de l'enquête, à identifier le « Mogador » une jeune fille de 21 ans, contrairement aux habitudes du Barbe-Bleue moderne qui recrutait ses victimes parmi les veuves ou les vieilles filles cherchant un mari à tout prix et, par cela même, faciles à duper.

La victime est, en effet, Mlle Andrée Babelay, née à Paris, 6<sup>e</sup> arrondissement, le 10 juillet 1897, employée chez Mme Vidal, cartomancienne, 12, rue de Belleville, à Paris.

Andrée Babelay avait donné rendez-vous, à 3 heures, le 13 mars 1917, place de la République, à sa mère, pour choisir dans les grands magasins une robe qu'elle voulait s'acheter pour les fêtes de Pâques.

La maman, Mme Collin — car elle est mariée — fut exacte au rendez-vous, mais attendit en vain la jeune fille ; elle courut alors rue de Belleville croyant l'y trouver.

— Mais votre fille m'a quittée avant-hier (le 11 mars par conséquent) pour retourner habiter avec vous », répondit Mme Vidal non moins étonnée.

Mme Collin entra en hâte aux Lilas, où elle habitait à cette époque, 91, rue de Noisy, et trouva un pneumatique jeté le matin même dans un bureau près de la gare de Lyon.

J'ai réfléchi, contenait en substance le mot ; j'ai trouvé un remplacement à faire en banlieue, je vais déjeuner là-bas.

Sans plus d'indication.

En vain la mère et la sœur d'Andrée attendirent-elles des nouvelles ; les jours, les semaines se passèrent dans l'anxiété.

Aidé par des amies les malheureuses femmes se rendirent plusieurs fois à la Morgue, coururent les hôpitaux de Paris, les commissariats de police, à l'affût du plus minime renseignement.

Quand elles quittèrent les Lilas pour se fixer 101, rue de Paris, à Herblay où elles habitent aujourd'hui, elles recommandèrent bien qu'on fit suivre leur courrier, qu'on les tint au courant de la moindre nouvelle. Rien, ne vint leur apprendre quoi que ce soit. « J'ai le pressentiment que ma fille a été assassinée », dit plusieurs fois la pauvre mère et lorsqu'elle apprit l'arrestation de Landru, « c'est lui, l'assassin ! elle sans hésitation, qui est l'assassin ! »

## "Ces ma nièce", avait dit Landru

Si Mme Vidal pas plus que Mme Collin n'avaient revu la jeune fille depuis le 13 mars 1917, les inspecteurs de la première brigade mobile ont pu, cependant, établir qu'elle n'avait pas quitté Paris immédiatement.

Comme on lui représentait, hier la photo d'Andrée Babelay, le concubine du 32 de la rue de Maubeuge, où Landru avait un logement sous le nom de Guillet, logement qu'il n'habitait presque jamais, s'écria aussitôt :

— Mais c'est la nièce de mon locataire. Vers le milieu de mars 1917, il arriva avec elle en nous la présentant comme telle.

— Je vais rester quelque temps ici, fit-il, pour lui faire connaître Paris et la promener un peu.

Sur le moment, cette réponse parut plausible, car la « nièce » fit l'effet aux voisins d'une « personne habitant plutôt la campagne, d'une bonne éducatrice », observa quelqu'un.

Pendant cinq jours, Landru et sa prétendue nièce sortirent du matin au soir ; le sixième, tous deux partirent pour une destination inconnue, et le faux Guillet ne revint au 32 de la rue de Maubeuge que pour y chercher son courrier de temps à autre.

De nouvelles lettres de femmes y sont même arrivées depuis l'arrestation de Barbe-Bleue, nous l'avons dit, et hier matin encore un mot pressant d'une de ses correspondantes lui réclamait un rendez-vous urgent.

## Comment Landru a-t-il entraîné sa victime ?

Si on n'a pu encore établir à l'heure actuelle comment et où le triste personnage fit la connaissance de la jeune fille, dans un cinéma, dans le métro, comme pour d'autres, on sait qu'il a pu croire aussitôt qu'Andrée Babelay avait une situation bien au-dessus de celle qu'elle occupait en réalité ; celle-ci aimait, en effet, à se vanter ; à maintes personnes elle avait dit que sa famille était riche, qu'elle-même aurait une jolie dot.

Enfin, elle avait écrit à sa mère, quelques temps avant sa disparition :

— Envoie-moi nos photos de bains de mer, celles où nous sommes bien ; je veux faire voir à quelqu'un que nous avons une situation « opulente ».



L'ÉMOTION EN ITALIE

« Jetez-leur des fleurs ils les ont méritées »

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Rome, 25 Avril. — « Jetez-leur des fleurs, ils les ont méritées. » Ce sont les cris de triomphe qui, venant de la cinquième édition annonçant le départ de M. Orlando, à tout acheteur en plus du numéro, lançaient cette phrase. Depuis le premier moment de stupeur et d'émotion, rien ne s'est calmé, au contraire. Le Conseil municipal a placé, dans une grande affiche faisant cause commune avec la population, l'invitant à la fermeté, rappelant le Risorgimento. « Nous trouverons certainement à nos côtés, dit-il, la France et l'Angleterre, glorieux alliés qui ont plus spécialement partagé avec nous les douleurs de la guerre. » Les troupes circulent, les ambassades sont gardées, les manifestations continuent et s'impulsent.

Demain matin arriveront MM. Orlando et Barzilai. Les ministères, les écoles et les magasins seront fermés comme un jour férié. Une délégation du Parlement se rendra à la gare où tout le peuple de Rome sera présent. Le cortège Via Nazionale passera entre les mâts plantés en l'honneur du Président des États-Unis, naguère.

Aussitôt, M. Orlando se rendra chez le roi, puis le Conseil des ministres se tiendra et la Chambre sera convoquée. Quatre cents députés ont déjà rejoint Rome. Demain ils seront cinq cents. Beaucoup ont donné des interviews aux journaux italiens. Tous croient à « Réparation et ténacité ». Les socialistes officiels eux-mêmes, dont l'attitude était douteuse, ont déclaré, comme hier les Giolittiani, qu'ils ne feront rien pour gêner le gouvernement. Ils vont jusqu'à dire que l'impérialisme maintenant c'est Wilson, qui veut que seule sa volonté compte dans le monde. Si l'unité de pensée et de sentiment s'affaiblissait en Italie, la voilà rétablie. L'union sacrée est refaite. On entend dire partout : « Nous marchons de tout, charbon, nourriture, c'est entendu, mais qu'on ne suppose pas nous avoir par là. Nous nous priverons davantage, nous aurons faim s'il faut avoir faim, mais nous résisterons ».

L'Italie se considère non seulement comme sacrifiée, mais insultée. Elle ne veut plus qu'en appeler à elle-même, à son honneur, pour sa conduite à suivre. C'est pourquoi plus encore qu'hier, il nous faut finir cette dépêche par ces mots : « Où va-t-on ! »

Albert Londres.

La presse italienne est unanime

Rome, 24 Avril. — La presse italienne, après les dernières discussions démontre la plus parfaite unité de vues et de conceptions. Non seulement les journaux comme le *Corriere della Sera*, le *Giornale d'Italia*, l'*Idée Nazionale* mais aussi un journal qu'on prétendait ennemi du gouvernement (actuel), la *Stampa*, sont unanimes à soutenir contre les impositions de M. Wilson l'attitude de la délégation italienne.

La *Stampa*, dans un article dédié à la concorde du peuple Italien, écrit : « Le peuple Italien a un sens si exact de son droit qu'il supporterait volontiers tout sacrifice pour sauver ses idéales. Ce serait absurde, que, lorsqu'on voit comment tous les principes de M. Wilson ont été adaptés aux différentes contingences, seule l'Italie renouée à la défense nationale de ses frontières à cause de quelques milliers d'algues qui y seraient inoffensives ».

Un congrès de vainqueurs peut ratifier des abus, mais il n'est pas possible à un peuple libre de consentir que, tandis qu'il a combattu et combattu en vain, on lui impose le droit de disposer d'eux-mêmes, ce droit soit justement violé pour une ville autonome comme Fiume qui, par un plébiscite solennel, a déclaré sa volonté de se réunir à l'Italie. Sur ce point, le peuple Italien est unanime. Il ne peut admettre que le fruit attendu de ses sacrifices lui soit enlevé. Et tout le peuple déclarera à son gouvernement son plein et entier consentement ».

M. Wilson dément une alliance avec certaines grandes puissances

Washington, 25 Avril. — Le Président Wilson a fait démentir, par l'intermédiaire de son secrétaire, la rumeur selon laquelle il aurait contracté une alliance ou un traité secret avec certaines grandes puissances.

Les officiers de la marine britannique visitent Versailles

Les officiers de la marine britannique, accompagnant l'amiral Leveson et les contre-amiraux L. Clifton-Baker et Reginald Tyrwhitt, demeurèrent encore quelques jours parmi nous. Ils ont quitté hier matin, en automobile, au château de Versailles, où ils ont été reçus par M. Chaillet, préfet de Seine-et-Oise, le conservateur du château, le général Thibault, le maire de la ville, M. Simon, le capitaine de marine de la Marine. Les officiers ont visité le château et, dans la salle du Sacre, le préfet leur a salué au nom du gouvernement et leur a adressé une allocution.

D'autre part, un train spécial avait amené à 10 h. 30 les sous-officiers et un certain nombre de marins anglais qui ont été reçus par le colonel Ferré, major de la garnison, la municipalité et une délégation de sous-officiers français.

La musique du 1<sup>er</sup> génie a joué l'hymne anglais et la *Marseillaise*, puis les marins ont défilé à travers la ville au milieu de chaleureux applaudissements.

Après avoir visité le château, ils ont pris part à un banquet de 250 couverts, que leur offrit la garnison de Versailles à l'hôtel de France, à l'issue duquel des toasts vifs et émus ont été portés de part et d'autre aux marins alliés.

La musique du 1<sup>er</sup> génie a joué pendant le repas et a obtenu un vif succès.

Le 1<sup>er</sup> Mai les musiciens feront une grève d'un quart d'heure

Le conseil syndical a décidé que, pour prouver la solidarité avec la classe ouvrière, une grève d'un quart d'heure (non comprise dans l'« année ») sera rigoureusement observée dans tous les établissements de Paris, à chaque représentation, matinée et soirée, du 1<sup>er</sup> mai.

LA SATISFACTION EN ALLEMAGNE

Les journaux boches se félicitent de l'incident

Berlin, 25 Avril (transmis par Bâle). — Les journaux de Berlin accordent une large publicité et d'abondants commentaires aux difficultés diplomatiques qui amènent le départ de la délégation italienne à Paris. Mais de tous les organes allemands, c'est encore le *Vorwärts* qui se promet de cette affaire plus de profit pour la cause allemande. Il estime que l'on est peut-être à la veille de grandes surprises, et que le bloc des Alliés est désormais rompu ; il croit à la possibilité d'un compromis après la déclaration décisive du Président Wilson et assure que l'Angleterre et la France n'ont plus devant elles que deux alternatives : ou bien épouser la thèse de M. Wilson et abandonner l'Italie à son propre sort, ou bien soutenir l'Italie dans ses revendications et s'isoler de l'Amérique.

Quant au fond de la question, les sympathies du *Vorwärts* sont naturellement acquises au Président Wilson, puisque l'Allemagne compte précisément sur les principes du Président Wilson pour se tirer avec le moins de pertes possibles de la fautive aventure que fut pour elle la guerre. Il fait le calcul très simple que si le Président Wilson défend en face de l'Italie les droits des Yougoslaves de décider de leur sort, il ne pourra pas faire autrement que de condamner les prétentions françaises dans le bassin de la Sarre et d'exiger la réunion de l'Autriche allemande à l'Allemagne.

Le *Berliner Tageblatt* fait le même raisonnement. C'est pas l'égoïsme Italien qui est seul, dit-il, responsable du conflit actuel, mais bien l'espérance égoïste qui a inspiré tous les hommes chargés de préparer la paix. Il ne reste plus qu'un chemin pour amener la solution de ce conflit et de tous les autres qui se cachent encore derrière l'œuvre de paix. M. Wilson devrait tenir avec la même énergie à tous les Alliés le même discours qu'il a tenu aux Italiens afin que la révision totale du traité nous ramène réellement aux quatorze articles de son programme.

La *Gazette de Voss*, par contre, fidèle à son idée d'alliance et de collaboration des peuples du continent contre la domination anglo-saxonne, voit dans le conflit de Paris une nouvelle manœuvre anglo-américaine pour semer la haine des peuples européens et accentuer, comme elle dit, « la balkanisation de l'Europe ».

Illusions autrichiennes

(Du correspondant du Petit Journal)

Zurich, 25 Avril. — Le différend survenu au sein de la Conférence de la paix est commenté en Allemagne avec une certaine réserve qui ne laisse pas de surprendre. On sent, surtout dans la presse officieuse, que la joie de voir surgir un désaccord entre les Alliés est très mitigée par la crainte que l'incident n'occasionne un nouveau retard à l'aboutissement de la paix dont l'Allemagne a un si grand besoin.

En Autriche, on se laisse plus facilement aller à de fausses illusions et la *Neue Freie Presse* de Vienne, prenant ses désirs pour des réalités, déclare que dans les cercles parlementaires autrichiens, on est d'avis que l'Italie a l'intention de conclure une paix séparée avec l'Allemagne et l'Autriche.

La *Gazette générale d'Allemagne* déclare que les délégués allemands à la Conférence de la paix ne manqueront pas de faire une dernière tentative pour que la question des culpabilités de guerre soit jugée par une commission neutre.

Les avions des souverains belges pris dans une tempête

Aix-la-Chapelle, 25 Avril. — Des avions des souverains belges allant visiter les monuments des troupes belges nouvellement arrivées sur la rive gauche du Rhin ont été pris dans une tempête de grêle, dans le voisinage de la frontière.

L'avion du roi a atterri à Dueren, puis il est reparti pour Bochum où il est arrivé à 14 h. 30.

L'avion de la reine a atterri aux environs de Liège, a fait son plein d'essence et il est arrivé à Bochum à 13 h. 30.

L'avion d'un officier d'ordonnance s'est retrouvé au-dessus de Visé où il est reparti et il est arrivé à Bochum à 12 h. 30.

Le roi et la reine se sont rendus à Crefeld où ils ont été reçus par le général Lotz.

La 10<sup>e</sup> de Barbe-Bleue

André Babelay aimait l'imprévu

C'est en janvier 1917 qu'André Babelay quitta M. et Mme Vidal, chez elle était bonne, pour suivre, a-t-elle dit, un « chic étranger ».

Nous avons vu, hier, Mme Vidal, qui demeure 12, rue de Belleville.

« Votre bonne vous fit-elle quelque confidence au moment de son départ ? »

« Elle m'en fit très peu, nous répondit notre interlocutrice, une seule, un soir elle entra très tard nous que je ne lui avais donné que deux heures pour s'absenter, je lui fis de vifs reproches. Mais elle, très animée, très gaie, me répondit : « Je vous quitte pour aller avec un étranger très chic. Voyez, il m'a prêté cette belle valise en cuir pour emporter mes affaires. » Elle m'a dit que l'homme avec qui elle partait avait 24 ans. Je me demande donc si s'agissait bien alors de Landru, car il ne paraît guère possible que le Barbe-Bleue, malgré toute sa jeunesse, ait pu se faire passer pour aussi jeune. Elle ne serait donc tombée entre les mains de son futur bourreau que plus tard.

C'est quel jour, nous dit-elle, que je reçus la visite de Mme Babelay, qui habite les Lilas. A trois reprises différentes elle vint me demander si j'avais des nouvelles de sa fille. Je ne pus lui en fournir aucune, chez moi alors qu'elle sortait d'une maison de santé de Montreuil, où elle avait été infirmière. De caractère, elle était romanesque et théâtrale, mais bonne fille elle aimait l'imprévu et l'inconnu.

On conceit qu'avec de telles idées la malheureuse jeune fille devait être une proie facile entre les mains de l'intrigant Landru.

Cependant, au dire de Mme Vidal, André Babelay n'avait pas d'argent.

Sa famille, très honorable, avait occupé un poste dans les services de la cour de Roumanie. Est-ce ce détail qui, révélé incidemment à Landru, lui aurait fait supposer que la jeune bonne pouvait avoir une dot ou des économies ? C'est possible, car on s'explique mal, autrement, les mobiles d'un nouveau crime.

Un projet allemand de la Ligue des Nations

Bâle, 24 Avril. — On mande de Berlin : Le gouvernement allemand oppose au projet de Ligue des Nations, publié à Paris le 14 février, un autre projet qui se différencie sur deux points importants.

Suivant le projet allemand, la Ligue des Nations comprendrait tous les États belligérants, même ceux qui ont été créés pendant la guerre, de même que tous les neutres qui appartiennent à la ligue d'arbitrage universel de La Haye.

Quant aux autres États, ils ne peuvent être reçus dans la Ligue que par suite de leur acceptation par la majorité des membres de la Société des Nations.

Le Saint-Siège peut faire partie de la Ligue sous cette dernière condition.

En ce qui concerne la politique étrangère, le projet allemand adopte en général le principe de non-intervention. Seuls les membres de la Ligue pourraient en appeler aux organes de la Société pour la sauvegarde de leurs droits dans les questions concernant la vie nationale particulière, la langue, les confessions, les questions scientifiques et artistiques ainsi que la presse.

Le premier Parlement universel serait formé de parlementaires de tous les États membres de la Ligue dans la proportion d'un représentant par million d'âmes. Aucune peuple ne pourrait envoyer au Parlement universel plus de 10 représentants.

On élirait un corps international de justice et un office d'arbitrage. La cour de justice renouvellerait les litiges de droit et l'office d'arbitrage réglerait les conflits de presse.

En cas de divergences au sujet des compétences des deux organes, c'est la cour de justice qui aurait le dernier mot.

Parmi les buts de la Ligue, le plus important est le désarmement. Le projet allemand déclare que la guerre n'est plus une manière légale de régler un conflit international. Les effectifs seront donc restreints à ce qui est nécessaire pour les services de garde et pour l'exercice du droit légitime de défense.

David remplacé par Landsberg

Berlin, 25 Avril. — (Transmis par Bâle). — C'est probablement le 28 avril que la délégation de la paix allemande partira par train spécial, via Cologne, pour Versailles. Une modification in extremis vient d'être apportée à la composition de la délégation. M. David, socialiste majoritaire, qui s'est fait remarquer durant toute la guerre par le zèle qu'il mettait à justifier tous les actes de l'Allemagne impériale, a été remplacé par un membre du cabinet prussien, M. Landsberg.

A TRAVERS PARIS

L'escroquerie au mariage

Boulevard Saint-Marcel, Miles Isabelle Douridan et Agnès Maingot, 25 et 26 ans, femmes de chambre, habitant à Saint-Mandé, faisaient dernièrement la rencontre d'un égaré jeune homme, disant être le comte de Pour d'Aix, de passage à Paris, occupant provisoirement rue de la Paix, un appartement de 10.000 francs de loyer. Quelques heures après, « le Comte » faisait une déclaration d'amour à Miles Maingot et lui annonçait qu'il était prêt à demander sa main. Pleine d'illusions, la jeune fille acceptait pour le lendemain un rendez-vous auquel le comte arrivait le premier.

Le suis confus, dit-il aussitôt, de ne pouvoir vous offrir un cadeau de fiançailles. Mes domestiques ne sont pas encore arrivés, et puis j'ai un petit ennui avec mon banquier, qui m'a promis de m'emprunter des fonds dont j'ai besoin ce soir. Je n'ai encore rien reçu, et j'en ai absolument besoin pour régler divers impôts et taxes.

Mais, répondit la trop confiante jeune fille, j'ai chez moi 3.000 francs d'économies. C'est bien peu peut-être pour vous, Monsieur le Comte, néanmoins je les mets à votre disposition.

Le comte se confondit en excuses, mais s'empressa d'accepter. Il devait revenir le lendemain, mais cette fois il manqua le rendez-vous.

Le danger des grenades

Avenue du Suif, le charretier Pierre Nardou, 49 ans, de la maison Magisson, passait hier après-midi, avec son attelage chargé de charbon, lorsque soudain une détonation retentit. Le charretier atteint à la main droite, tomba évanoui, un accident et un comble. On s'empressa d'aller chercher le blessé, mais il fut impossible de déterminer exactement où se trouvait placé l'engin au moment de l'explosion. Le charretier a été transporté à l'hôpital.

Rue de Valenciennes, au numéro 13, deux enfants, les jeunes Robert Thomas, 7 ans, et Henri Chevalard, 8 ans, avaient mis à découvert une grenade qu'on avait enterrée dans un jardin. Soudain l'engin explosa. Les deux enfants furent blessés. Une enquête est ouverte pour établir les responsabilités.

Femmes apaches

Avenue des Gobelins, Mme Louise Dulons, 30 ans, se trouvant au boulevard de la Chapelle, fut attaquée par trois femmes au cheveux noirs, qui lui firent deux coups de tiers-point au visage, pendant que les deux autres lui arrachaient son ruban et un bracelet. On recherche les coupables.

L'agression du Palais-Royal

Le 8 avril dernier, une boutique de la galerie de Nemours, au Palais-Royal, était attaquée vers midi, dans les circonstances que le *Petit Journal* a racontées par un bon de de rôdeurs, dont trois furent arrêtés. Le quatrième et dernier, après s'être enfilé à Bordeaux, pris de remords, est revenu, hier, à Paris et s'est constitué prisonnier chez M. Jullien, commissaire de police du quartier.

C'est un nommé Léon Julien, 36 ans, celui qui avait opéré la cambriolage. Il a été envoyé au Dépôt.

Il était deux cents

M. Octave Legrand, commissaire de police, chef du service des garnis, a fait, hier, vers une heure du matin, une descente, 23, rue du Bac, où est installé un établissement joyeux et primitif. Tout d'abord le magistrat troubla la fête, deux cents personnes se livraient aux langages d'une danse lascive, d'autres sablaient du champagne à 65 francs la bouteille. Dans un boudoir, les amateurs faisaient sauter des albums sur des chaises. Les états civils des personnes présentes ont été relevés, des poursuites seront exercées contre le tenancier de ce débit clandestin, qui a été, du reste, fermé illico.

Le froid menace fruits et primeurs

(Du correspondant du Petit Journal)

Lyon, 25 Avril. — Le froid très vif qui sévit depuis quelques temps, — il gèle presque toutes les nuits et les nuits de Lyon sont certainement de celles que ne connaît pas vu de plus longtemps, — menace de détruire les espérances splendides que donnent les arbres fruitiers en pleine floraison ; aussi, dans notre région où se fait en grand le commerce des fruits, notamment à Charente, réputé pour ses pêches savoureuses et dont la culture de ces arbres délicats constitue, on peut dire, l'unique ressource, on est très inquiet, d'autant plus que l'an dernier le rendement avait été médiocre.

Semblable inquiétude se manifeste chez les maraîchers, qui font le commerce des légumes et primeurs et ceux de Pierre-Bénite, qui font la culture intensive des melons.

Les obsèques de Védérines et Guillaum

Les obsèques officielles du célèbre aviateur, le lieutenant Jules Védérines, et de son bon camarade, Marcel Guillaum, morts en service commandé pour l'aviation française, à Saint-Rambert-l'Alizon, auront lieu aujourd'hui à 15 heures. La levée du corps se fera à la gare de Lyon, cour de l'arrivée, en présence des membres du gouvernement.

La Chambre des députés, le Sénat, les ministères, la direction de l'Aéronautique et les hautes personnalités politiques françaises et alliées seront représentées. De nombreuses délégations sont annoncées. Des discours seront prononcés.

L'inhumation de Védérines et de Guillaum aura lieu dans un même caveau provisoire, au cimetière de Pantin, où seront fixés les derniers adieux officiels à ces deux victimes de l'aviation française.

Pour perpétuer le mémoire de Jules Védérines, quelques habitants de Vincennes, ses concitoyens et amis, viennent de prendre l'initiative d'ouvrir une souscription pour apposer une plaque commémorative sur la petite maison, 6, rue Daumesnil, où l'audacieux aviateur vécut ses derniers jours.

Lyon, 25 Avril. — La petite ville de Saint-Rambert-l'Alizon a fait à Védérines et à Guillaum d'imposantes obsèques. Des vétérans des armées de terre et de mer, de nombreux officiers et militaires en permission sont venus de tout le pays. Les cortèges du poète étaient précédés par quatre chevaliers de la Légion d'honneur.

Les deux cercueils étaient suivis par les familles, les délégués officiels, le conseil municipal de Saint-Rambert et les amis des deux aviateurs. Un sous-officier venait derrière le cercueil de Védérines portant sur un coussin ses décorations : Légion d'honneur, médaille militaire et croix de guerre à quatre palmes.

Des discours patriotiques ont été prononcés à l'enterrement, au cimetière de la gare devant le wagon mortuaire.

Le Gouvernement anglais et les aciers

Londres, 25 Avril. — Le gouvernement anglais qui jusqu'à présent fournissait l'acier aux constructeurs de bateaux avec une assez grosse perte d'ailleurs, vient de renoncer à cette pratique.

On annonce une hausse importante de tous les aciers en Angleterre et cette hausse sera d'environ 20 ou 25 0/0.

Courrier des Théâtres

OPERA-COMIQUE. — M. André Messager a dirigé hier la première répétition d'orchestre de *Profil et Mélodie*, dont la reprise est fixée au 10 mai. Les principaux rôles de l'œuvre de Claude Debussy seront interprétés par Mlle. Pauline Viardot, Mlle. Marguerite Carré, Mlle. Bruly, Bernard.

LA GAITE-LYRIQUE. — Ce soir et demain (matinée et soirée) seront données les trois dernières de *La Fille du Tour du monde*, en quinze représentations. Le rôle de *La Fille* sera tenu par Mlle. Marie-Louise.

TH. SARAH-BERNHARDT. — Ce soir et demain (matinée et soirée) seront données les trois dernières de *La Fille du Tour du monde*, en quinze représentations. Le rôle de *La Fille* sera tenu par Mlle. Marie-Louise.

NOUVEAU CIRQUE AUJOURD'HUI, MATINÉE ET SOIRÉE FORMIDABLE PROGRAMME LES SPORTS NAUTIQUES avec LES LIONS MARINS 21 ATTRACTIONS Location de 11 heures à 19 heures

AUX FOLIES-BERGERE. — Folies en tête, avec ses incomparables artistes, ses jolies femmes et ses clowns, seront données aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 30.

OLYMPIA. — Aujourd'hui, matinée et soirée. Spectacle renouvelé avec *Exhibition Danvers, Shor, Saint-Barton, Lucy Bergey, Pichel et Scale*, etc.

ALHAMBRA. — C'était, hier soir, les débuts du nouveau spectacle de quinzaine. Les services ont été rendus par les nouvelles attractions. Ramnes, entre autres, un égyptien, sans parler de l'admirable acrobate de l'Alhambra.

ALHAMBRA. — C'était, hier soir, les débuts du nouveau spectacle de quinzaine. Les services ont été rendus par les nouvelles attractions. Ramnes, entre autres, un égyptien, sans parler de l'admirable acrobate de l'Alhambra.

GAUMONT-PALACE, 8 h. 15. — Sur la Pente folle ; Chiquito et 7 h. 15. — Justice.

LE "TIP" remplace le Bourre

Adc. PELLERIN 82, r. de Valenciennes, 2.45 le 1/2 km. Expédition Province franco postal domicile contre mandat 2 Kilos 10 fr. 65 ; 4 Kilos 20 fr. 65.

LINE AMERICAN HYATT

La plus ancienne Marque Française SUPRIME LE BLANCHISSAGE Se nettoie instantanément. En Vente partout. — Exiger la marque HYATT

Arthritiques :

Vittel Grande Source

SELS DE VITTEL

La boîte de 12 tablettes / Sels effervescents... Fr. 3.00 pour 12 tablettes d'eau / Sels non effervescents Fr. 2.50. Franco par poste recommandée : 0.50 en sus.

Pharm. 42, rue de Valenciennes - Téléphone : Bercy 44-59

Programme des Spectacles

Opéra, 8 h. 1/2. — Samson et Dalila, la Tragédie d'opéra. — 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — La Reine Flammette. — Odéon, 8 h. — Monsieur Césaire ; 8 h. Non Ami.

Variétés, 8 h. 1/2. — Le Mari et la Femme et l'Amant. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France.

Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France.

Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France. — Comédie-Française, 8 h. 1/2. — Les Femmes de France.

Avis et Communications

Demain : Société des Artistes Indépendants. — Assemblée générale, à 9 h. 30 matin, mairie du 9<sup>e</sup> arr., rue Drouot.

BOURSE DE COMMERCE DU HAVRE

Avril, 25. — Café, 25. — Indigo, 25. — Sucre, 25.

Les particularités de la voiture André Citroën

Tout le monde parle de la Citroën, et presque personne ne la connaît encore. D'une importance d'étude de notre éminent confrère M. Baudry de Saunier, nous extrayons les renseignements suivants :

La Citroën, c'est le type de l'automobile qui attendait l'après-guerre ! De l'automobile qui répond à tous les besoins et obéit à toutes les lois. Un mécanicien l'achète pour visiter, aussi bien qu'un industriel pour ses affaires ; une femme la même aussi brillamment que le fait un professionnel ; tout ménage aisé peut l'avoir dans sa remise, pour ses déplacements, pour ses relations, pour son plaisir, pour cette « villégiature condensée » qu'est le tourisme !

Quelles sont ses caractéristiques ? En mécanique, les vertus sont attachées les unes aux autres comme les grâces, nous allons le voir.

La voiture générale, en effet, doit être « économique ». Tel est l'axiome initial. Or, pour qu'elle soit économique, il faut qu'elle soit légère : ainsi seront réduites les consommations d'essence et de pneumatiques qui, toutes deux, ont pour une grosse part, sont fonction du poids.

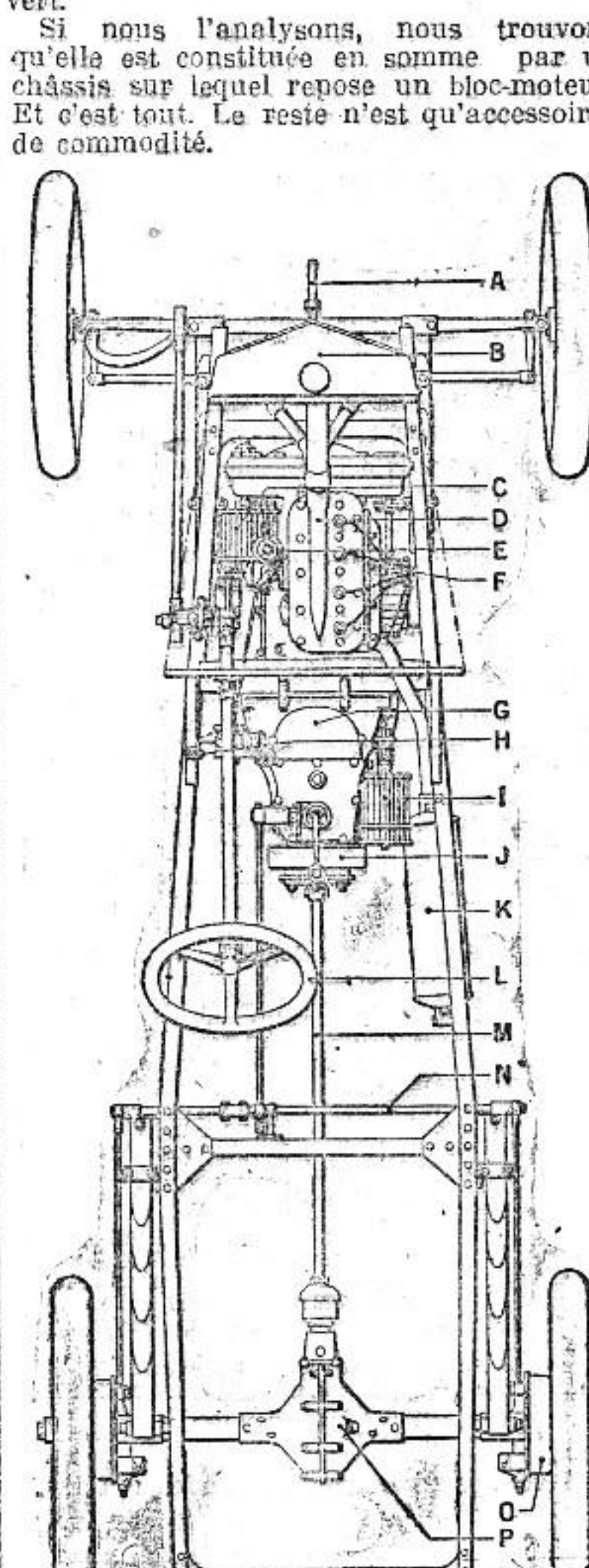
Mais pour qu'elle soit légère, n'est-il pas indispensable qu'elle soit simple ? Les châssis sont toujours complexes. Ici, toutes les commandes de mécanisme se font par des tiges directes, sans renvoi ; les leviers de frein et de vitesse sont plantés droit sur la boîte, etc.

Economique, parce que légère. Légère, parce que simple.

N'est-elle pas solide aussi parce que simple ? M. de La Pallice, l'incomparable philosophe que personne n'a jamais pu contredire, nous apprendrait que, moins une automobile renferme d'organes, moins on a de chance d'en voir défailir. On pourrait ajouter que des pièces ramassées sur elles-mêmes, liées en blocs présentent aux chocs et à la trépidation une résistance beaucoup plus certaine que des organes isolés.

La Citroën est donc solide parce qu'elle est simple. Or, puisqu'elle est solide, elle est économique. Et le cycle de ses vertus se ferme sur cet adjectif qui l'avait ouvert.

Si nous l'analysons, nous trouvons qu'elle est constituée en somme par un châssis sur lequel repose un bloc-moteur. Et c'est tout. Le reste n'est qu'accessoires de commodité.



Ensemble du Châssis André CITROËN 1919

Cyl. 10 chevaux (puissance effective 18 chevaux).

A. Manivelle. — B. Radiateur. — C. Dynamo tenant chargée la batterie. — D. Moteur. — E. Carburateur. — F. Magnéto. — G. Bloc-moteur (vitesse). — H. Ensemble des pédales de frein, d'accélération, de débrayage et de mise en route. — I. Moteur d'entraînement. — J. Tambour de frein. — K. Silencieux. — L. Direction. — M. Arbre de cardans. — N. Arbre commandant le frein arrière. — O. Tambour de frein. — P. Pont arrière (différentiel).

Le châssis proprement dit affecte la forme d'un trapèze indéformable ; il n'est pas de dénivelation de terrain qui puisse tendre un des longerons. Les ressorts qui le suspendent sur les essieux ont la particularité de ne comporter aucune jumelle ; suppression par conséquent de points de graissage et d'usure.

Les roues sont en tôle d'acier, à voile plein ; suppression des longs nettoyage de rayons, suppressions du réchauffage. De plus elles sont amovibles ; suppression d'un pneumatique sur la route ; quatre écrous à manœuvrer et l'on repart.

La direction est à gauche ; ce n'est pas là une simple mode ; dans un pays où les voitures se croisent sur leur droite et se dépassent sur leur gauche, il est logique, il est indispensable que le siège du conducteur soit à gauche puisqu'en cette situation il voit au mieux sa route. Par suite : suppression de nombre d'accidents, suppression aussi des tringleries qui jadis unisaient les leviers de vitesse et de frein aux organes qu'ils commandaient ; les leviers sont plantés directement sur la boîte de vitesses.

Sur le châssis ainsi monté est fixé, tenant par trois points, le bloc-moteur, c'est-à-dire la masse, complètement close, complètement indifférente aux chocs, à l'eau et à la poussière, des pièces en mouvement du moteur, de l'embrayage et des changements de vitesse. Le bloc-moteur a les apparences d'un minuscule sous-marin sur les flancs duquel apparaissent quelques organes que la main du conducteur peut avoir à visiter : magnéto, carburateur, etc.

Deux de ces appareils retiendront surtout votre attention, parce que plus nouveaux pour le public. L'un (en C) est la dynamo ; que le moteur fait constamment tourner ; elle n'a d'autre rôle, mais très important, que de débiter sans arrêt le courant électrique nécessaire à la pleine charge de la batterie d'accumulateurs située sous le châssis de la voiture. C'est cette batterie qui, le crépuscule venu, fournit aux lanternes et aux phares la lumière qui éclaire la route, l'intérieur de la voiture, qui, au besoin, alimente une chaudière. C'est elle enfin qui fournit l'énergie nécessaire au lancement du moteur.

Car le démarreur est le second des appareils nouveaux que je tiens à signaler. Installé en l'air, sur le flanc droit de la boîte de vitesse, il n'est autre chose qu'un robuste petit moteur électrique qui, automatiquement, embraye avec le moteur de la voiture pour le mettre en route, et se débraye quand le départ est obtenu. Voilà un dispositif qui amène à l'automobile toutes les femmes ! Appuyez sur une pédale, sans descendre de la voiture : la voiture est lancée !

# CONTES du PETIT JOURNAL

## Le Génie des Alpes

(Légende savoyarde)

Dans le petit village de Lorcine qui campe à 1.200 mètres son clocher tourné vers le géant des Alpes, on se réunissait, les soirs d'hiver, autour d'un saladier de vin chaud. On se racontait des histoires qui faisaient revivre un peu du passé de chacun. Les prouesses de chasse étaient le sujet favori de tous ces intrépides nemrods savoyards qui pouvaient désigner, par leurs noms, tous les coins, tous les défilés, toutes les ravines que l'on rencontre depuis le Mont Blanc jusqu'au Buet.

— Voulez-vous que je vous conte l'histoire du Génie des Alpes ? — proposait l'un des chasseurs.

Tout le monde se serra devant l'âtre où se tortoient, en crépittantes convulsions, des sarments rougeoiants.

— Eh bien ! voilà. Les plus anciens à Lorcine se souviennent de trois fameux chasseurs qui, il y a quelque trente ans, allaient traquer le chamois jusque dans ses gorges les plus escarpées. Ils se nommaient Jean-Marie, le schiltzer ; Bastien, le bûcheron, et le garde Alarie.

C'étaient les meilleurs fusils du canton, mais des trois, le garde était bien le plus adroit et le plus heureux. Il ne se passait guère de semaine qu'il ne rapportât de ses expéditions sur les cimes quelque isard pantelant.

Alarie parlait souvent dans la montagne pour deux ou trois jours. Son fusil, un piolet pour l'escalade et pour fendre la neige, une musette garnie de pain dur d'avoine et de fromage de Sèraç, c'était tout ce qu'il emportait. Mais venons au fait.

Jean-Marie, un matin de septembre, partit dans la montagne. Le soir, il revint au village et dans la grande salle de l'auberge, il fit — tremblant encore au souvenir de la scène qu'il avait vécue — cet étrange récit :

— J'étais arrivé à la hauteur du col Maudit et je venais d'apercevoir au loin une harde de jeunes chamois qui paissaient sur un plateau. Pour m'approcher à une portée de fusil, il me fallait suivre une corniche étroite taillée au flanc d'une aiguille inaccessible. Collé à la paroi du roc, je longeais lentement la corniche, quand, à un brusque coude de celle-ci, je me trouvai soudainement à quelques mètres du spectacle le plus effrayant qui soit au monde !

Assis sur un quartier de rocher, se tenant aux aguets, un chamois géant serrait un fusil sur sa poitrine ! Au mouvement du recul instinctif que je fis, la bête tourna sa tête vers moi. Et — comme je vous vois — je vis le corps velu se dresser ; gauchement, les pattes du monstre saisirent l'arme, dont le canon braqua dans ma direction sa terrible menace.

Je m'effaçai à temps derrière le rocher et le sang glacé, flagellant sur mes jambes, je marchai à reculons au risque de m'écrouler, à chaque pas, dans le précipice béant. Quand j'eus quitté la corniche, je m'enfuyai, ayant toujours devant les yeux l'image de l'apparition fantastique.

Le bûcheron interrompit le récit de Jean-Marie pour lui dire sur un ton d'ironique pitié :

— Mon pauvre ami ! tu as eu la berlue. Tu auras simplement pris pour un chamois formé la silhouette de quelque rocher de forme bizarre. Demain, j'irai dans ces parages et toi, Bastien, si ton terrible chamois existe, un bon coup de fusil en aura vite raison.

Mais le lendemain, Bastien revint du col Maudit encore plus atterré que Jean-Marie. Il avait bien rencontré le chamois armé. Maitrisant son émotion, au lieu de fuir, le chasseur visa juste. Le coup partit. Et cela fit du sortilège ! L'animal, invulnérable, poussa un rugissement qui ébranla l'air des solitudes alpêtres. Des parolures lancées par le monstre : « Qui ose tirer sur le Génie des Montagnes ? »

Le chamois avait parlé ! Abandonnant piolet et fusil, Bastien affola s'esquiva, essayant à son tour plusieurs coups de feu.

Dès lors, on crut dans toute la région au bien des chamois.

N'avait-on pas, par surcroît, le témoignage du garde Alarie lui-même, le plus brave des chasseurs ? Le bras entouré d'un jupon ensanglanté, il expliqua qu'étant la veille sur un pic, une bête infernale, un chamois gigantesque, l'avait attaqué et blessé.

Des alpinistes fournirent un jour la clef de cette énigme. Au bas d'une pente abrupte, étendu parmi les arnicas et les joncs, gisait un cadavre encore enveloppé d'une longue peau de chamois. Un fusil traînait à ses côtés.

C'était le garde Alarie. Fatigué d'escalader les pics pour surprendre un gibier aussi vil que méfiant, le garde s'affaiblissait d'une

peau de chamois. Dissimulé dans un endroit solitaire, sur les hauts plateaux, il attendait ainsi le passage des hardes de chamois qu'il fusillait à bout portant.

— Voilà pourquoi — termina le narrateur — on conte encore aujourd'hui, en Savoie, la légende du Génie des Alpes, le chamois qui parle !

Marius Alix.

## La GRIPPE Tuberculeuse

et la

La grippe meurtrière sévit encore avec ses complications et ses suites graves. Elle affaiblit pour des mois et provoque souvent l'écllosion de la Tuberculose. Grâce à son action sur les phagocytes de défense, la

Mycolysine du docteur Doyen

a fait ses preuves comme préventif et curatif de la grippe. Elle est, en outre, un tonique puissant pour les surmenés de la guerre. Enfin, associée à la Phymalose, elle constitue un traitement efficace et connu de la Tuberculose.

Demandez la littérature concernant ces produits à M. Lebault, 5, r. Bourg-Abbé, Paris. Les Parisiens peuvent s'adresser 126, rue Legendre, à la Clinique fondée par le Docteur Doyen. Consultations tous les jours, de 10 heures à 18 heures. Consultations du soir, mardi, vendredi, de 19 h. 30 à 20 h. 30.

## LES EXCURSIONS du PETIT JOURNAL

### Les Champs de Bataille REIMS

Une journée dans la 'Ville Martyre'

Aussitôt l'annonce de nos deux nouveaux départs pour Reims des 27 Avril et 3 Mai parus, aussitôt les places prises... d'assaut ! Les demandes continuant à nous parvenir nombreuses, nous organisons deux autres départs qui auront lieu :

JEUDI 8 MAI et DIMANCHE 11 MAI

Pour ces nouveaux départs, nous avons apporté une modification qui donnera à ceux qui désirent le faire, la possibilité de prolonger la visite de Reims jusqu'aux premières lignes de tranchées françaises et allemandes qui furent tenues pendant plus de quatre années et où l'héroïsme de nos vaillants poilus empêcha l'ennemi de s'emparer de cette précieuse région de la Champagne qui était l'objet de son ardente convoitise.

Le déjeuner que nous prenions à Reims sera remplacé par un carton contenant un lunch complet (vin et couvert compris) à consommer en cours de route, ce qui fera gagner plus d'une heure sur le temps disponible.

Départ de Paris le matin, par l'express de 7 h. 55. Retour à Paris le même jour, à 19 h. 5.

1<sup>re</sup> Classe : 58 fr. — 2<sup>e</sup> Classe : 48 fr. (Lunch et visites compris)

Pour ces deux départs, dont le nombre de places est très limité, les inscriptions et versements sont reçus dès aujourd'hui, au Petit Journal, de 9 heures du matin à midi et de 2 heures à 6 heures du soir (seul dimanche et fêtes), ou par lettre au Directeur du Petit Journal (Service des Excursions), 61, rue Lafayette, Paris. — Téléphone : Gutenberg 01-75. — Métro : Cadet. — Un programme détaillé est adressé à chaque demande contenant un timbre de 0,15 pour l'affranchissement.

Le service sur les lignes de banlieue

Le service prévu au 1<sup>er</sup> mai sur les lignes de banlieue contiendra les améliorations suivantes :

Ligne de Paris à Saint-Germain. — Création entre Paris et Saint-Germain de six trains, dont un direct, dans chaque sens. Création entre Paris et la Gare de quatre trains dans chaque sens. Création de trois trains Paris-Saint-Germain d'un certain nombre de trains-omnibus en trains semi-directs.

Ligne de Paris-Saint-Lazare à Versailles R. D. — Addition de 6 trains dans chaque sens, dont un direct avec arrêt unique à Sevres-Ville-d'Avray.

Ligne de Paris à Argenteuil. — Addition de trois trains en chaque sens pour combler de longs intervalles sans trains.

Ligne de Paris-Saint-Lazare à Saint-Nom-la-Brière. — Addition entre Paris et Saint-Nom-la-Brière de quatre trains en chaque sens. Prolongement de onze trains entre Bougival ou Marly et Saint-Nom-la-Brière et accélération générale des marches.

Ligne de Paris-Montparnasse à Versailles R. G. — Addition de navettes nombreuses entre Paris et Clamart, permettant de rendre directs sur ce parcours les trains actuels de Paris à Versailles et retour.

Les voyageurs peuvent demander aux gares, avant le 1<sup>er</sup> mai, communication du livret-horaire.

## LA TEMPERATURE

Thermomètre. — A midi 10° au-dessus de zéro ; à 9 h. 8° ; à minuit, 6°.

Bureau central météorologique. — Des chutes de pluie et de neige sont annoncées pour toute la France. Hier matin, le temps était nuageux dans le Nord-Ouest et le Sud-Est, couvert dans les autres régions avec de la pluie dans le Centre et le Sud-Ouest, de la neige dans l'Est.

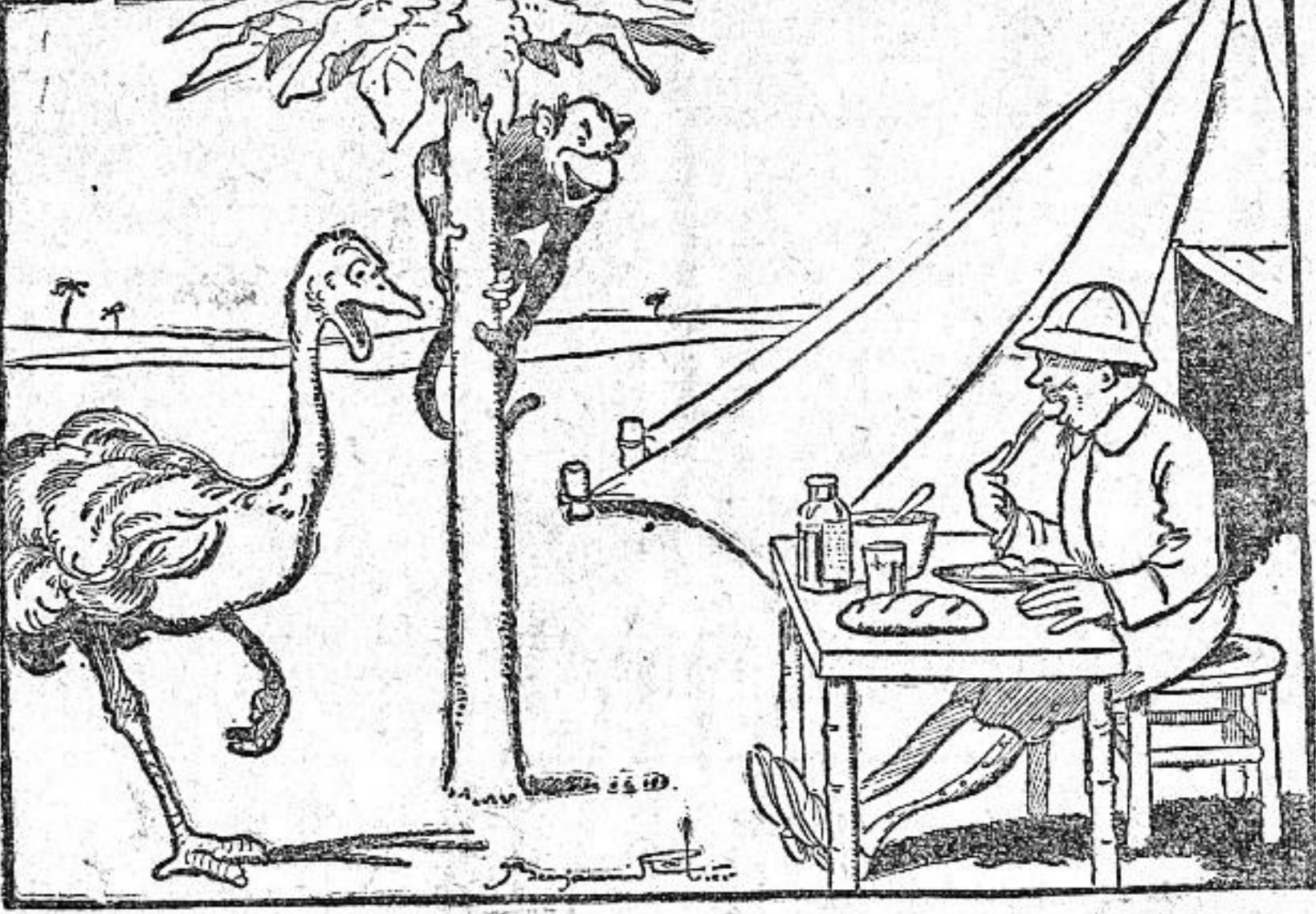
La température a encore baissé dans nos régions, sauf dans le Midi. A Paris, nuageux, avec quelques averses restes probables ; la température sera encore notablement inférieure à la normale.

Compagnie Nationale de Prévoyance

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat. Un tirage le 25 de chaque mois — ou le lendemain si le 25 est dimanche ou jour férié — pour les Titres à jour de leurs versements — garantissant à raison d'un Titre sur 333 par an — effectués publiquement au Siège Social : 17, rue Jouffroy, à Paris, un moyen de gagner rapidement de 0 à 9 extraits successivement d'argent et dont la juxtaposition donne le numéro à rembourser. Au cas de sortie du numéro d'un Titre ne devant pas participer au tirage, l'opération est recommencée.

Numéros des Titres — 2<sup>e</sup> série (durée 15 ans) sortis au tirage du 25 Avril 1919 et remboursables par anticipation : 30.370 — 43.273

## UN ESTOMAC D'AUTRUCHE



L'AUTRUCHE. — Mais il a un estomac d'autruche, ce gaillard-là ! il digère, rait même des cailloux.

LE SINGE. — Pas étonnant, ma chère, tu ne vois donc pas qu'il prend du CHARBON DE BELLOC !

L'usage du Charbon de Belloc en poudre ou en pastilles suffit pour guérir en quelques jours les maux d'estomac et les maladies des intestins, entérite, diarrhées, etc., même les plus anciens et les plus rebelles à tout autre remède.

Il produit une sensation agréable dans l'estomac, donne de l'appétit, accélère la digestion et fait disparaître la constipation. Il est souverain contre les pesanteurs d'estomac après les repas, les migraines résultant de mauvaises digestions, les aigreurs, les renvois et toutes les affections nerveuses de l'estomac et des intestins.

Prix du flacon de Charbon de Belloc en poudre : 3 fr. 50. Prix de la boîte de Pastilles Belloc : 2 fr. — Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

En vente dans toutes les Pharmacies.

POUR QUÉRIR RHUMATISMES GOUTTE DOULEURS DE TOUTES NATURES

NABSORBEZ PLUS RIEN

VOUS ACHEVEZ DE RUINER INTÉRIEUREMENT VOTRE ORGANISME

LE BAUME DES 3 DOCTEURS

SUPPLÉMENT À TOUTE MÉDICATION INTERNE

VOUS GUÉRIRA EN QUELQUES JOURS RADICALEMENT

QUEL QUE SOIT VOTRE CAS

LABORATOIRES CHIMOTIER PUTIÈRE (Seine)

4,50 Fr. Imprimé compris

NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

## CAMION 4 TONNES

### C.B.A.

# Berliet

## PRIX NET 29.300 Francs

est supérieur à tous

parce qu'il a un limitateur de vitesse inviolable

Demandez Notice descriptive à Automobiles BERLIET - Lyon

## ALIMENTATION-GENERALE - DOCKS PARISIENS

2 et 3, Rue Dulong, Paris-17<sup>e</sup>. — Métro Rome — Tél. Wagram 15-25 — 75-70 — 51-63 — 54-47.

RAVITAILLEMENT DES COOPÉRATIVES CIVILES ET DEPARTEMENTALES

VINS, MOUSSES, CHAMPAGNES, COGNACS, CONSERVES DIVERSES, SALAISONS, CHARCUTERIES, DESSERTS, CONFITURES, SOUSIES, SAVONS, CHICORÉES, CIRAGES.

MAIS LA FORD a fait ses preuves au front. Faites transformer la vôtre

par TROTTON et PENIN

40, rue Vitruve

Tél. Rod. 79-12

## ANTI-EPILEPTIQUE DE LIEGE

guérit toutes les maladies nerveuses

FANYAU, Pharmacien, LILLE

Demandez Brochure et renseign. gratuits sur ce précieux remède.

## HOMMES

affaiblis, impuissants, débilités de suite remède

gratuit pour retrouver la force

et sans danger, Vigorex, force vitale, par procédé certain, très efficace, infaillible

JUVENILE, 20, r. Richer, PARIS

## MALADIES DU POU MON

ET DES BRONCHES

Branchite chronique, Asthme, Emphyseme, Suite de Grippe

Les Méthodes radiologiques de l'Institut Antibacillaire

56 bis, rue JOUFFROY, 56 bis (Métro Wagram), établissent un diagnostic précis des affections

des voies respiratoires au moyen des

RAYONS X

qui permettent d'en déterminer exactement le siège, la nature et l'étendue, et appliquent un traitement approprié à chaque cas par les sérum les plus récents

Consultations de 2 à 6 h. Dimanches et Fêtes de 9 à 11 h.

Correspondance

## SANTÉ DES DAMES

A tous les Ages par l'ÉLIXIR de

# VIRGINIE NYRDAHL

qui fait disparaître les accidents de la Formation et du Retour d'âge tels que : Hémorragies, Congestions, Vertiges, Étourdissements, Palpitations, Gastralgies, Décolorations Digestives et Névroses.

Ce médicament guérit également les Varices et Ulcères variqueux, la Phlébite et les Hémorroïdes.

En découplant ce Bon [2] et en l'adressant à

PRODUITS NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, PARIS

on recevra gratuitement et franco une intéressante brochure de 150 pages.

## En 3 MOIS VOUS PARLEREZ L'ANGLAIS SANS MAITRE

50c

Abonnement à la Méthode complète (18 Livraisons), franco contre 6 fr. au Petit Journal, rue La Fayette, 61, Paris

avec L'ANGLAIS POUR TOUS

La Livraison tous les SAMEDIS En Vente partout

Aujourd'hui Samedi paraît la 12<sup>e</sup> Livraison

## TUBERCULEUX, EMPHYSEMEUX, BRONCHITEUX CHRONIQUES

Pleurétiques : Guérissez-vous avec l'Élixir Dupeyron comme s'est guéri M. A. Pelletier, Agent de Nouvel-Ambert, à Huesmes-Bois (Allier) ainsi qu'il l'atteste, dans une lettre au Docteur Dupeyron datée du 23 Août 1913 :

« Avant d'être atteint de la tuberculose, j'étais souffrant de : « Bronchite chronique » « Émphyseme » « Gène d'hémoptysies » « Écoulements » « B. D. », je me suis complétement rétabli par l'Élixir Dupeyron. Je ne manque pas de le conseiller, chaque fois que l'occasion s'en présente... »

Le Dr Dupeyron, 5, Square de Messine, Paris, envoie franco à domicile, un petit flacon de son Élixir contre 2 fr. 50 en timbres ou mandat-carte, et gratis et franco, sur demande, sa Nouvelle Méthode de Traitement des Tuberculoses Pulmonaires, Laryngées, Oronasales, Otorrhéales, Osséuses, Plaques blanches, Coxalgies, d'une efficacité Provenue et Rapide ainsi que son Questionnaire pour Consulter Gratuitement par Correspondance.

## SYPHILIS, BLÉNNORRAGIE

IMPUISSANCE, ÉRECTION, ÉPILATION, GUÉRISON RAPIDE par la Méthode nouvelle économique, loyale, facile à suivre chez soi. Ventes ou correspondance sans aucun engagement. INSTITUT BIOLOGIQUE, 59, rue Soufflot, Paris

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au Palais, le 10 Mai 1919, à 2 heures : IMMEUBLES MAISON RUE S'-ANTOINE, 4 A PARIS (14<sup>e</sup> arr.). Surt. 218 m. env. Rev. brut 22.350 fr. env. Mise à px 320.000 fr. MAISON ANGLE R. BASFROI 2 Rue de Charonne, 71 (11<sup>e</sup> arr.). Rev. brut 11.110 fr. env. M. à p. TERRAIN rue Planchet, 17, 100.000 francs (13<sup>e</sup> arr.). Surt. 1.200 m. env. Rev. net 3.000 fr. Mise à px 60.000 fr. TERRAIN, boulevard de la VILLETTÉ, 174 (19<sup>e</sup> arr.). Surt. 327 m. env. Rev. net 4.000 fr. Mise à px 60.000 fr. Surt. à M. GILLET, suppl. MORELLE, avoué, rue de Rivoli, 150 ; Georges Aubron, notaire ; Gons, architecte, rue de la Roquette, 154.

MAISON AV. S'-MANDE, 71 bis. Cos 332 m. R. A PARIS 14<sup>e</sup> arr. 5500 l. M. à p. 70.000 fr. env. adj. 14 mai 2 h. 1/2. Et Vernier, not. Gallien, Eure

## CYCLISTES. Demandez 1919

SAVOIR FRANCO PAR AUTOMATIQUE. 29, r. Salneuve, Paris

## URINAIRES

Gonorrhée, Syphilis, Impuissance, Érection, Épilepsie, etc. Guérison radicale, sans danger, sans aucun engagement. INSTITUT MILTON, 7 et 9, Cité Halles, Paris. (Métro : Halles) Prix réduits. Services séparés. Demandez à M. MILTON, 7 et 9, Cité Halles, Paris. Lettres discrètes. 10.000 guérisons.

## SYPHILIS

Guérison sûre et rapide par le

# SANTAL BLANC

Labac. 61, F. BLANC, PHARMACIEN à LAGNY-EN-BOIS (Seine-et-Marne)

## LA MODE

SE VEND PARTOUT 15 centimes

## SAINDOUX

Grasses alimentaires disponibles à Paris Baulaine, 71 rue Vaugirard

## BLÉNNORRAGIE CYSTITE PROSTATITE

Guérison sûre et rapide par le

# SANTAL BLANC

Labac. 61, F. BLANC, PHARMACIEN à LAGNY-EN-BOIS (Seine-et-Marne)

## LA MODE

SE VEND PARTOUT 15 centimes

## SELS A COUDRE

COTON, LIN et CHANVRE TISSUS, BONNETERIE L. WISCOMME, E. MORO & C<sup>ie</sup> 123, Bd Sébastopol, Paris Cent. 20-03, 03-32 LE PLUS IMPORTANT STOCK DE PARIS

Le Gérant : E. Durand.

Imprimerie du Petit Journal (Volumard, Imp.)

## L'Heure héroïque

XVIII. — Une oubliée (Suite)

La Maritza appuyait sur Favernay son regard bleuâtre qu'il soutint avec une volonté de sourire... avec une perfection austère... une perfection de bon comédien qui embarrasait son public... car elle continuait, s'assurant qu'aucun promeneur ne s'approchait d'eux.

L'affaire est excellente quand on a le doigté et la prudence indispensables.

— Et... les risques ?

— Assurément, il y en a. Mais c'est prometteur en mer, plus c'est dangereux, mieux c'est payé... Et ils payent bien, l'administration... Ils payent bien, quand ça en vaut la peine...

— Alors... toi... quel est ton emploi ?

— Comment te dire ?

— C'est bien pour cela qu'on modifie toutes les mesures qu'on avait déjà commencé à prendre.

On surveillait ici pour faciliter la pénétration par cette frontière... mais ce qui faut savoir, maintenant, c'est que la France, d'accord avec l'Italie, a l'intention de faire sur les voies ferrées, dans les gares, dans les ports... dans toutes les villes du littoral...

La guerre va se développer dans les Alpes et les Balkans, aussi bien qu'en Russie et que sur le front anglo-français. C'est donc Vintimille, tout autant que Modane, qui devient la route indiquée pour les troupes allant en Orient...

— Alors... quelles prévisions ?... quels ordres donnés ?... quelles précautions prises ? Voilà ce qu'il faut savoir...

— Suissesse, je suis une femme, moi... un Suisse, c'est entendu... mais mon nom, que j'ai eu tort de ne pas modifier, éveille l'attention en sonnant un peu dur : baronne d'Ackmann...

— Et voilà, je l'avoue, quelque temps que je cherchais... lorsque, hier matin, j'apprends ton retour.

— Et tu t'es dit... Avec lui, ce serait parfait.

— Mais, faisait-il en souriant toujours de ce sourire qui encourageait si bien la Maritza à parler... mais pourquoi, tout de suite, as-tu pensé à moi ?

— Et lui, d'ailleurs, m'a-t-on dit, est toujours avec toi.

— En effet.

— Un homme aussi, celui-là, qui peut rendre de grands services, à ce que prétend l'oberst.

— L'oberst ?

— Eh oui, tu n'ignores pas comme nous sommes vite et bien renseignés... Aussitôt qu'apprenant ton retour, j'ai prononcé ton nom... si tu avais entendu l'oberst... le colonel, si tu préfères...

— Il y a donc encore, ici, un colonel ?

— Tu te doutes qu'il ne prend pas en France ce titre-là... On le connaît à Nice comme un négociant, un brave négociant suisse, nous sommes tous Suisses, depuis la guerre... et avec des papiers en règle... Il n'y manque ni un visa ni un timbre officiel.

— Oui... quand j'ai dit ton nom à l'oberst, il a sauté sur son fauteuil.

— Oh ! celui-là, faisait-il, si on pouvait l'avoir... ce serait comme un bataillon gagnée... parce qu'il peut aller partout, lui... se faire bien accueillir dans les milieux les plus fermés... A lui... on dirait tout, sans méfiance... Ah !... nous saurions payer cela... impérieusement... Essayez donc... Essayez donc...

— Et je me suis mise déjà hier à ta recherche... sans succès d'ailleurs.

— Je ne suis cependant pas difficile à trouver.

— Voyons : je ne pouvais pas aller chez toi... éveiller l'attention... risquer peut-être un échec...

— Et puis, chez toi, on m'avait certifié que je me rencontrerais avec ta fille...

— C'est vrai, suivait des cours à l'hôpital militaire, mais qui m'affirmaient, revenait aussitôt avec une vieille personne dont elle était toujours accompagnée...

— Je t'ai déjà dit : elle est partie... elle est très loin... dans un hôpital de la région lyonnaise...

— Eh bien, on m'avait mal renseigné. C'est bizarre... parce qu'ils sont toujours admirablement informés...

— Cher l'oberst ? fit-il en recommandant à rire.

— Non, ne prononcez plus ce mot-là à haute voix... C'est une habitude qu'il ne faudrait pas prendre... même en riant... il y a tant d'oreilles indiscrettes...

— Nous ne connaissons que M. Revilner, négociant en huiles et en produits du Midi, l'homme du monde le meilleur et le plus affable... obligé à de perpétuels voyages pour les achats qu'il fait dans toutes les communes de la région...

— Une puissance commerciale de Nice, mon cher. Sans sa nationalité suisse, à laquelle il tient comme on tient à tout ce qui rattache au pays natal...

— Il est Suisse depuis combien de temps ?

— Depuis la loi Delbuck qui permet de se faire naturaliser à l'étranger sans perdre sa nationalité allemande... comme moi... fit-elle avec un éclat de son rire brutal, mais bien meublée de dents encore assez blanches... oui, moi aussi, sans sa nationalité suisse, il serait ici membre... président de la Chambre de commerce...

— Tu ne peux donc pas attendre que je t'aie vu ?

— Non... tout de suite... on se décide, on agit... Ecris... oh ! sans te compromettre : « Présenté à monsieur Revilner par madame Ackmann... »

— Ah ! tu es bien toujours le même, toi, faisait-elle en riant, pendant qu'elle écrivait sur la carte que lui avait présentée Favernay, avec le petit crayon d'or qu'il avait détaché de sa chaîne de montre... quand tu veux quelque chose, il te le faut... tout de suite... tout de suite...

— Alors, tu y vas donc de ce pas ?

— Il avait remis la carte dans sa poche et raccroché le crayon à sa chaîne, après avoir lu attentivement la courte phrase qu'elle venait d'écrire.

Et, la regardant à son tour... bien entre les yeux :

— Oui, je vais tout de suite... mais pas chez ton oberst... je vais chez le commissaire de police...

— Raymond, s'écria-t-elle, devenue livide... Raymond... tu as des plaisanteries...

Mais lui qui ne riait plus... Ah ! Dieu non !

— Il n'y a qu'un malheur, ma chère, c'est que je ne suis pas le gredin que tu te figurais racoler. Si tu m'as autrefois fait tomber dans la boue, je me suis lavé de puis... et je vais immédiatement te prouver que je ne suis ni le traître... ni l'espiègle... ni le lâche... que tu m'envoies... un peu trop vite... à ce digne M. Revilner...

(A suivre) PIERRE BOREL.